

# Hommage à trois prêtres résistants

## 2. L'abbé Jean Rosay

L'abbé Jean Rosay, curé de Douvaine en 1940, est, comme le père Favre et l'abbé Jolivet, l'une des plus nobles figures de la résistance en Haute-Savoie.

Il a tout juste 38 ans quand la France est envahie par les armées d'Hitler et il n'est pas question pour lui d'accepter une minute l'idée de chercher des accommodements avec les vainqueurs. Allergique aussi au vent qui souffle de Vichy, il va lutter énergiquement contre le défaitisme, l'attentisme, le racisme. Il va rappeler à tous, en particulier aux jeunes faciles à leurrer, les valeurs spirituelles du christianisme en face du paganisme nazi.

Très vite, l'abbé Rosay rassemble autour de lui, pour une sorte de pré-résistance, un bon nombre de ses paroissiens. Pas tous, malheureusement. Au fil des mois, les activités des amis de l'abbé passeront de l'assistance aux réfugiés et aux juifs traqués, à l'accueil et à l'hébergement d'agents anglais et de Français œuvrant pour les premiers réseaux britanniques.

Bientôt, le groupe de résistance de Douvaine recrute hors de la paroisse catholique. Et si on y trouve le docteur Miguet et ses fils, il y a aussi l'instituteur laïc Perrod, de jeunes ouvriers et paysans et même quelques militants de mouvements protestants assurant une liaison avec l'extérieur.

L'une des activités habituelles consiste à trouver et à aménager des cachettes provisoires pour des hauts responsables de la résistance à mettre à l'abri du danger, et à conduire en territoire helvétique des malheureux poursuivis pour des raisons politiques ou raciales.

Pour ces évasions vers une terre libre, un agriculteur, père de sept enfants, Joseph Lançon, devient, dès 1941, non seulement le pas-

seur attiré du groupe de Douvaine, mais « l'homme de confiance » de tous les résistants du Bas-Chablais. Il est aidé par ses grands enfants, surtout par sa fille Thérèse. Celle-ci abrite, certains jours, dix ou douze réfugiés en instance de départ vers la Suisse. Et, la nuit venue, l'une des pièces de sa ferme ressemble à un véritable dortoir.

La cure de Douvaine est également un centre d'accueil clandestin. Un certain colonel Verdura y occupera longtemps une chambre à coucher improvisée. Dans une autre pièce, à l'accès totalement dissimulé, logera un ingénieur anglais. Cet homme, véritable savant, recevait, de temps à autre, un émissaire très discret et préparait de grandes actions de représailles contre les installations situées en Allemagne. On a appris, après la guerre, qu'on lui devait notamment la destruction des deux plus grands barrages allemands, de la Moehne et de l'Eder, le 17 mai 1943, grâce à des bombes spéciales.

Le docteur Miguet donnait, lui aussi, fréquemment asile à des résistants. Jean-Marie Soutou, futur ambassadeur de France et directeur au ministère des Affaires étrangères, fuyant la gestapo de Lyon, fit un assez long séjour chez le courageux médecin. Il sera ensuite « passé » en Suisse et il rejoindra à Genève la délégation de la résistance française dont il deviendra l'attaché de presse.

Parmi les personnalités ayant gagné clandestinement la Suisse à cette époque, par Douvaine, citons Xavier de Gaulle, frère du général et futur conseil de France à Genève.

Enfin, les filières de la Cimade, l'efficace organisation protestante, avaient l'un de leurs points d'appui à Douvaine. Geneviève Priacel-Pittet écrit, dans « Les clandestins de Dieu », ouvrage

édité chez Fayard en 1968: « Le pasteur de Thonon et le curé de Douvaine nous aident par leur connaissance des lieux et des gens. Il s'agit, au bout du compte, de passer sur ou sous des rangées de barbelés distants l'un de l'autre de quelques mètres. Parfois, on passe deux personnes... parfois six... Il y a les vieux qu'il faut aider à marcher, grimper, glisser. Il y a des bébés qu'il faut endormir et passer dans un sac. Il y a les enfants qu'il faut empêcher de pleurer. Il y a les froussards qu'il faut rassurer... »

Geneviève (Tatchou), jeune athlète résistante protestante, est malheureusement arrêtée à la veille de Noël 1942. Elle subit une dure détention de deux mois à la prison d'Annecy, par une température glaciale. Elle aura cependant le réconfort d'y faire la connaissance d'une jeune résistante catholique, Rolande Birgy, qui va éclater de rire en apprenant que « Tatchou » est aidée par l'abbé Rosay, alors qu'elle même s, dans ce secteur, l'appui du pasteur Muller qui habite près d'Annemasse.

Bien d'autres équipiers de la Cimade avaient recours au courageux prêtre de Douvaine. Comme Suzanne Loiseau-Chevalley qui conduisit, à diverses reprises, des réfugiés en Suisse dans des conditions très difficiles. Comme Mme Mireille Philip, épouse du célèbre homme d'état et mère du préfet bien connu, qui fait preuve d'une audace inouïe dans les périlleuses activités de passeur. Dans le livre « Les clandestins de Dieu », Mme Philippe rend un très émouvant hommage, elle huguenote, à plusieurs prêtres. Elle écrit: « Ceux avec qui j'ai beaucoup collaboré étaient l'abbé Folliet, aumônier de la J.O.C. à Annecy, et l'abbé Rosay, curé de Douvaine. J'avais, avec l'abbé Folliet, des rendez-vous à six heures du matin, dans une église où il disait la messe. Cela nous permettait d'établir nos plans tout en garantissant une certaine sécurité... Quant à l'abbé Rosay, son presbytère accueillant m'a abritée plusieurs fois, même la nuit,

avec des garçons en grand danger. Ses jeunes paroissiens jocistes apportaient leur collaboration en recherchant et en indiquant les meilleurs passages. Ces deux prêtres sont, hélas, morts. L'un fusillé, l'autre en déportation, victimes de leur dévouement sans phrase, dévouement qui prenait sa source dans une foi vivante qui m'avait beaucoup impressionnée. Deux frères, jocistes, de 19 et 20 ans, ont subi le même sort pour les mêmes raisons... »

A l'époque de ces événements dramatiques, les principaux passages clandestins empruntés par les résistants étaient « la ferme » près d'Hermance, village suisse à environ trois kilomètres de Douvaine, « la grande propriété » à Veigy. Toutefois, cette localité était à éviter à partir des derniers mois de 1943, après l'installation d'une « Kommandantur » au milieu du bour, dans les locaux d'un café. On utilisait, en cas de nécessité, des points de passage plus éloignés, vers Jussy (Suisse), par « la tuilerie », enclave française, par « le renfile » près de Saint-Cergues, un chemin de terre vers Monniaz (Suisse)...

Fin 1943, les Allemands ayant repris totalement aux Italiens la surveillance de la frontière, le péril est partout, jour et nuit. Joseph Lançon, interpellé puis relâché, va connaître la vie errante des hommes traqués. Il couche ici et là, chez un ami sûr, dans une grande ou une cave.

Dans la nuit du 10 au 11 février 1944, les Allemands, armés jusqu'aux dents, cernent sa demeure. Il avait eu l'imprudence de venir embrasser les siens. Les hommes de la gestapo lui passent les menottes. Ils vont ensuite à la cure dont ils enfoncent la porte. L'abbé Rosay, à son tour, est arrêté. Sont emmenés aussi le père Figuet, directeur de l'orphelinat, et un autre résistant nommé Périllat. Seuls ces deux derniers reviendront. L'abbé Rosay et Joseph Lançon seront déportés dans le Reich et y mourront.

RENÉ NODOT

Le Dauphiné Libéré  
17 mai 1987